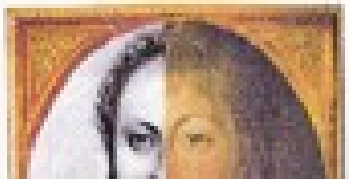
Décembre 2018

N° 97

BULLETIN DE L'INSTITUT LOUIS X

In hoc signo vinces



SOMMAIRE

2018

Pages 3 & 4 : *In Memoriam*, Charles-Louis-Edmond de Bourbon. 18 juin 1929 – 21 décembre 2008
Pages 5& 6: Editorial de la rédaction
Pages 6 à 8 : Actualités : ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
/ Un lieu pour la Mémoire. / Rébellion cachée , le Film
Pages 8 & 9 : La Vendée à l'honneur. / Chapelle St Pierre es-Lien un exemple de réalisation
Page 10 : Les Brigandes ; Vive le Roy : un cadeau original
Pages 11 à 25 : Œuvre de Chrétien de Troyes, *Perceval ou le conte du Graal*, seconde partie, par Melle Lherbaudière.

Institut Louis XVII
BP n° 10060
75721 Paris cedex 15
Site Internet : www.louis17.com

ADHÉSION A L'ASSOCIATION pour l'année 2019 :
Membre sympathisant : 10 euros
Membre actif : 20 euros
Membre bienfaiteur : à partir de 50 euros

ABONNEMENT AU BULLETIN DE L'INSTITUT LOUIS XVII pour l'année 2019:
(Version papier ou électronique, format PDF)
Pour un an : 3 bulletins
Abonnement normal : 25 euros
Abonnement de soutien : 40 euros
Bienfaiteur : 50 euros et plus
En cas de difficultés financières : contacter l'Association.
Prix au numéro : 9 euros
Accès aux archives du Bulletin (voir site internet pour détails.)

Les règlements sont acceptés par chèque bancaire, chèque postal ou mandat à l'ordre de
L'Institut Louis XVII

Institut Louis XVII
BP n° 10060
75721 Paris cedex 15

Président Fondateur : Monsieur Henri ISLE de BEAUCHAINE, décédé.
Présidente de l'Association et Directrice de la Publication :
Madame Marie-Edith ISLE de BEAUCHAINE. Edition par nos soins.
Seuls les articles non signés engagent la responsabilité de l'Institut Louis XVII.
Les auteurs des articles publiés sous leur signature en gardent l'entière responsabilité.

Pour joindre l'Institut LOUIS XVII ; par COURRIER à l'adresse postale, ou par COURRIEL à partir de notre site INTERNET (**www.louis17.com** rubrique contact)

Bulletin n°96 Erratum . p.3 il fallait lire : "ceux que les aléas de l'Histoire ont laissés pour compte".

IN MEMORIAM
CHARLES-LOUIS-EDMOND DE BOURBON
18 JUIN 1929 – 21 DECEMBRE 2008

Le 21 Décembre 2008, S.A.R. Charles-Louis-Edmond de Bourbon s'éteignait, au terme d'une existence traversée de joies, car il avait le sens de la joie, mais aussi d'épreuves, lourdes, nombreuses, dont celle de la maladie qui devait l'emporter, voici dix ans déjà.

Il était, nous le savons tous, un homme de vérité, qui avait le sens de la justice, et aussi de l'humilité, ces trois hautes et belles vertus qui composaient sa devise, vertus qu'il a su incarner, tout au long de sa vie difficile qui fut aussi un combat, jusqu'au bout, même pendant sa maladie, pour «l'honneur du nom» qu'il portait, pour la défense de son aïeul au nom imposé de «Naundorff», jamais reconnu sous ce nom, comme plusieurs sources prussiennes très officielles en témoignent, il faut le rappeler.

A ces vertus, inscrites dans une foi chrétienne qui lui était chevillée au cœur et à l'âme, il faut ajouter, comme le savent tous ceux qui l'ont connu, un sens éminent de la charité, une bonté qui rayonnait dans son regard, se traduisait dans ses paroles et dans ses actes, qui le rendait proche de tous, quelle que fût la condition sociale de ceux qu'il approchait ou qui l'approchaient. A la différence de bien des politiques «hors sol» méprisant le peuple, il était conscient des fractures et des inégalités sociales, disait que le plus important, dans la vie, c'était d'aimer, et pour cela, de se mettre, tout simplement et tout naturellement, à la place des autres, d'éprouver envers eux cette empathie et cette sympathie qui tisse les liens les plus émouvants, les plus mémorables et les plus structurants au sein des communautés humaines, la communauté première de la famille, celle de l'entourage, amical et professionnel, et cette communauté de destin qui est, pour chaque être venu au monde, d'abord celle de son pays, de sa patrie, pour laquelle on est prêt à offrir ou à sacrifier sa vie, parce qu'il n'est de vraie grandeur que dans la volonté de servir : servir les autres, les «prochains» comme le dit la religion chrétienne, servir une noble cause, servir son pays, cette France qu'il aimait tant.

Ce prince, que l'on qualifia de « prince des ouvriers» - il en fut un avant de devenir cadre dans une des plus prestigieuses entreprises françaises d'aviation -, était respecté de tous ses collègues, même communistes : il prenait plaisir à le rappeler, sans fard, comme cela venait dans la conversation quand on l'amenait à évoquer son passé. C'est qu'il était un prochain authentique, effectivement proche de ceux qu'il côtoyait, ayant connu, faut-il le rappeler en ce temps de Noël, la misère dans son enfance, le froid et la faim, comme en témoigne cette photographie[1] prise l'hiver 1940 à Paris où, à côté de son père parti chercher quelque ravitaillement, père souvent mutique en raison des épreuves et douloureux revers subis dans sa vie, il est revêtu d'un tablier d'écolier, de chaussures trop grandes où s'enfoncent des chaussettes plissées, peut-être pas à sa taille d'enfant elles non plus, photographie au sujet de laquelle, un jour où elle lui fut montrée, il fit ce commentaire : «sous mon tablier, j'avais froid. Je n'avais dessous aucun vêtement ». De telles anecdotes surgissaient au hasard d'une conversation, d'une promenade ou d'un document, qui laissaient l'interlocuteur sans voix. Le respect face à de telles confidences oblige à en taire d'autres, de même nature.

[1]Cette photographie dans le livre de Michel DUMONTIER, *Sur les pas des Templiers à Paris et en Île-de-France*, 1986, impr. «La Source d'Or», à Marsat, pour les éditions Henri Veyrier, chapitre 7 « Les Mystères du Temple et les faux Dauphins, p. 107.

Orphelin de père de bonne heure, il a été privé de bien des échanges, et n'a pu profiter de la grande culture paternelle. Très vite après la guerre, il a donc dû travailler, et il a travaillé avec courage, le jour pour gagner sa vie – car il avait compris que la dérogeance n'avait désormais plus cours, en dépit du nom qui était le sien et au lendemain de la guerre, on avait besoin de main d'œuvre- , la nuit pour se payer des cours de culture générale, car il avait conscience de devoir combler bien des lacunes, ayant en cela cette autre conscience de la nécessité de pouvoir faire face à ce qui lui incomberait, pensait-il sans l'imaginer précisément, un jour ou l'autre, en raison de son nom et de sa lignée. En tout cas toute sa vie, il a regretté de ne pas avoir pu faire des études supérieures et il a très souvent exprimé ce regret. Après un service militaire dans l'aviation, il a gravi un à un les échelons jusqu'à son départ en retraite dans différentes entreprises, jusqu'à celle où il a refusé la dernière promotion offerte pour fonder l'Institut qui lui rend hommage, inoubliablement, par ce propos, l'Institut Louis XVII, fondation qui devint pour lui une obligation morale, une nécessité d'un autre ordre à laquelle il ne pouvait, en homme de devoir, de droiture et d'honneur, se dérober.

En 1974, marié à S.A.R. Renée Divoux, dont le nom des aïeux était Divoux de la Chapelle (mais la révolution française avait imposé, par nécessité ou par prudence, la simplification - pour ne pas employer un autre terme - du nom), il eut, ainsi que Madame, la joie de voir venir au monde un fils prénommé Hugues qui, adulte, partage ce même souci, avec une exigence plus «scientifique» au sens large du terme, tant scientifique-au sens restreint- qu'au sens de cette science humaine qu'est l'Histoire. Et la crédibilité est au cœur de cette exigence, à l'évidence, *a fortiori* dans une Histoire aussi complexe que celle de son aïeul.

Dans l'unité, dans la foi qui nous anime tous, et qui trouve une lumière nouvelle et éternelle à chaque Noël, souvenons-nous du Prince Charles-Louis-Edmond de Bourbon, dont le souvenir reste vivant dans nos esprits et dans nos cœurs. Prions avec ardeur. Poursuivons le combat avec détermination, puisque ce combat est imposé. Et que chacun, en y œuvrant, dise, comme celui qui nous inspire dans ce propos partagé aimait à le rappeler en pensant à la devise de ces Pays-Bas où il vint se recueillir avec émotion sur la tombe à l'épitaphe de Louis XVII : « Je maintiendrai ».

Le Bureau.

EDITORIAL DE LA REDACTION

Chers Amis,

L'actualité de cette rentrée, et plus particulièrement la rentrée culturelle, ne peut que susciter l'intérêt pour tous ceux qui se passionnent pour l'Histoire. Sur différents fronts parallèles et apparemment sans relations, continue de se jouer une guerre politique dont la mémoire collective est l'enjeu. Façonner la nation, son idéologie et donc son corps électoral, c'est œuvrer habilement à la rendre amnésique sur tout ce qui pourrait éveiller son esprit critique, laisser une faille dans le mur de l'idéologie ambiante. A cette mémoire perdue, il est alors facile d'en substituer une autre, juste assez réécrite pour ne mettre à mal aucune certitude.

Cette rentrée 2018 offre à l'observateur averti une palette presque complète des moyens mis en œuvre (il n'est pas possible de les énumérer tous) mais aussi des résistances à cette guerre de la Mémoire.

Sur quels fronts se livrent ces batailles ?

D'abord celui des commémorations, bien sûr. Quels sentiments cherche-t-on à ranimer dans l'âme de nos concitoyens à travers de médiatiques anniversaires ? Cette année, les médias s'emparent de deux dates phares, aux messages pourtant si contraires : la victoire de 1918 et mai 68. Avec la première et la compassion qu'elle suscite pour tous ces jeunes hommes brisés par les tranchées, on justifiera la disparition des nations. On omettra de dire, bien sûr, que la République a envoyé au front et à la mort toute une génération, largement catholique, en bonne partie royaliste, qui a été la première à accepter de se battre, souvent à contre-cœur, sous le drapeau républicain, par esprit de dévouement pour la patrie. La République s'est assise fermement sur notre sol en décapitant cette génération qui ne l'aimait guère.
Face à eux, la jeunesse bourgeoise et oisive de la fin des années 60. Elle ne fait sans doute plus rêver cette jeunesse nantie qui aspirait à la révolte et plaisirs faciles. Ces « héros-là », ceux que les médias nous vendent comme des hommes et des femmes libres, affichent aujourd'hui leurs petites mines pontifiantes. Pourtant le sectarisme de leur idéologie et leurs excès en tous genres ont sculpté leurs visages, au fil du temps. Décidément, ils ne font plus rêver !
Mais, en dehors des commémorations, d'autres moyens existent pour substituer une mémoire à une autre : protéger certains lieux ou monuments et en laisser d'autres disparaître sans bruit, par les seuls méfaits du temps qui passe. Notre célèbre Stéphane Bern, fraîchement embourbé dans le cloaque de notre ministère de la culture avec son loto du Patrimoine, en fait le constat amer. Notre Candide semble ne pas prendre la mesure idéologique de ce qu'il constate. Dès l'établissement de sa liste de lieux à sauver, on lui fait le procès d'avoir choisi la maison de Pierre Loti, à Rochefort, au nom de la « haine » que véhiculeraient les écrits du romancier. Pour mieux faire tomber l'écrivain dans l'oubli, on peut aisément commencer par laisser s'effondrer sa superbe maison, témoin de ses voyages, de ses goûts fantasques et de sa grande culture d'homme de lettres. Depuis cinq ans déjà, cette maison est fermée au public et se meurt à bas bruits (tout comme celle de Tourgueniev, également dans sa liste), faute de travaux de rénovation.

Alors, bien sûr, Stéphane Bern s'interroge et a le mérite de résister aux pressions. On peut d'ailleurs sincèrement louer sa bonne foi dans cette affaire. Il met sa démission dans la balance. Il déplore une certaine logique politique mais il ne va pas au fond des questions. Il dénonce des partis-pris qui consistent à investir des sommes considérables dans un réaménagement titanesque du Grand Palais et à délaisser, dans le même temps,

le patrimoine des petites villes ou villages, les églises, le patrimoine industriel. Mais, s'il vous plaît, M. Bern, allez au fond de votre idée ! Pourquoi ?
Etrangement, les résistances prennent des formes étonnantes.

Il arrive que la population s'engage pour préserver son patrimoine local. La génération qui s'investit encore dans des associations pour préserver une église de village ou le lavoir d'un lieu-dit a du mal à passer la main à la génération suivante. Cette jeune génération s'empare de son histoire par d'autres biais moins attendus : les grands événements à la fois populaires et religieux (les processions, les ostensions) ou les reconstitutions historiques, mais aussi la préservation des paysages, du patrimoine gastronomique… selon la sensibilité propre à chacun. La conscience politique qui accompagne ces démarches est souvent floue, plus intuitive que rationnelle mais finalement bien vivante et signe d'espérance.

Reste qu'au gré des générations, le travail le plus secret, le plus discret mais aussi le plus durable et structurant demeure celui de l'historien. Sans bruit mais avec ténacité il construit sur le roc, lorsqu'il travaille en vérité. Il structure des faits qui sont porteurs de sens. Cette portée signifiante de l'histoire peut entretenir l'âme riche et complexe de notre patrimoine, pour que notre civilisation millénaire n'ait pas tant bâti pour offrir simplement un décor attractif et vide de sens au tourisme de masse.

La prochaine assemblée générale se tiendra, sauf cas de force majeure, le 23 mars 2019 à Paris ou en très proche banlieue facilement accessible, en un lieu et à une heure qui vous seront précisés prochainement.

Conférence à Paris

Jeudi 14 juin à 18h30 se tenait une conférence, à laquelle malheureusement nous n'avons pu assister. Voici l'annonce qui précisait les détails de celle-ci :

« Dans le cadre du cycle de conférences « Histoires et Mémoires de la Révolution et de la Restauration » à la Chapelle expiatoire, le Centre des monuments nationaux vous propose une soirée spéciale sur Louis XVII et le « survivantisme » animée par Hélène Becquet et Pierre-Gilles Girault.
La mort tragique du fils de Louis XVI le 8 juin 1795 a laissé libre cours à tous les fantasmes et aux rumeurs. Sont ainsi apparus aux siècles suivants plusieurs prétendants au trône : les « faux Dauphins ».
18h30 : Introduction par Pierre-Gilles Girault, conservateur du Patrimoine : « Le survivantisme dans l'Histoire »
19h00 : Hélène Becquet, archiviste-paléographe « Louis XVII et le survivantisme : une histoire des pseudo-dauphins. »
Séance de dédicaces et verre de l'amitié
21h00 : projection du film « Monseigneur » (1949) de Roger Richebé et avec Bernard Blier, où plusieurs scènes ont été tournées à la Chapelle Expiatoire (avec l'amical soutien des Films du Jeudi). »

La Nouvelle Librairie ouvre au 11 rue de Médicis près du jardin du Luxembourg, à Paris. Elle devrait contenir, entre autres, une partie du stock de la librairie *Facta* du regretté Emmanuel Ratier.

Les Archives Associatives du Vexin ont pour objet de collecter, conserver, cataloguer puis rendre accessibles des œuvres qui sont devenues difficilement consultables, œuvres qui bien souvent peu rééditées, n'intéressent plus les centres ordinaires et risquent de disparaitre…et ce n'est pas sur Wikipedia que l'information sera consultable !
Cette association s'intéresse à la conservation des mémoires françaises et européennes au sens large : histoire de l'antiquité à nos jours, nationalisme, politique, anthropologie, militaria, géopolitique, philosophie, mythologie…
Toutes les formes d'archives sont concernées : supports matériels ou virtuels, papiers (lettres, livres, revues, affiches, photos, etc.), audio-visuels (disques, cd, films, dvd, etc.) ou objets emblématiques.

Les Archives Associatives du Vexin
BP 19
60240 Chaumont-en-Vexin

La Vendée à l'honneur.

Interrogé au cours du mois de juin 2018, sur Radio Notre Dame, le réalisateur franco-Américain Daniel Rabourdin parle de son projet de film, « **Rébellion cachée** » devenu réalité. Dans un précédent Bulletin, nous vous avions relaté les prémices et lancé un appel aux dons afin de soutenir le projet. C'est à présent un film disponible, à partager sans modération.

Bien entendu, ce film n'a pas accès aux grandes salles et voit sa diffusion limitée aux salles de projection improvisées, mais le succès est là et il faut reconnaitre le sérieux travail de recherches effectué par M. Reynald Secher durant plus de 25 années.

Projeté au Palais-Bourbon en décembre 2017, **AUCUN** des 577 députés de la République n'a pu se rendre disponible.

Le réalisateur Daniel Rabourdin réussit un tour de force à travers La Rébellion cachée. Mettant en scène la campagne vendéenne relativement prospère, trois années après la Révolution, La Rébellion cachée combine documentaire visionnaire et grandes scènes de batailles, de résistance et d'amour, sous un ciel assombri par le Règne de la Terreur. La Rébellion cachée examine minutieusement le cours des évènements et plus encore les courants de pensée à l'origine de ce qui fut probablement le premier génocide de l'époque moderne. En ces temps d'intolérance croissante face à la foi et la famille, le docudrame invite avec force à faire mémoire de cette page de notre histoire. Il veut pousser la République française à examiner son passé. La Rébellion cachée raconte l'histoire de gens simples et fidèles qui ont donné leur vie pour le ciel.

Un autre projet qui grandit : L*A CHAPELLE SAINT-PIERRE-ÈS-LIENS :* Patrimoine et savoir-faire mis en valeur.

Sur la rive gauche de la Loire **à 20 kilomètres de Nantes**, la Chapelle Saint-Pierre-ès-Liens était la chapelle d'un prieuré bénédictin qui dépendait de l'abbaye de Marmoutier.
Au **XIIe siècle**, avec le départ des moines, elle devient l'église paroissiale de la Chapelle Basse-Mer. Avec le déplacement du bourg, au XIVe siècle, elle devient chapelle secondaire.
À la Révolution, elle est vendue à des particuliers qui la redonnent à la paroisse. En 1797, elle est de nouveau nationalisée et rachetée par les mêmes paroissiens qui la restaurent et en confient la gestion à la paroisse.
En mars 1794, en pleine Terreur, elle devient un lieu de massacre puisque plusieurs dizaines d'habitants y trouvent la mort, brûlés vifs par la colonne infernale "le Cordelier".
En 1905, à la suite de la nationalisation des biens du clergé, faute de moyens, la paroisse l'abandonne et elle devient une décharge publique jusqu'au 13 mai 1993, date à laquelle elle est rachetée et confiée à l'association "Mémoire du Futur" qui entreprend sa restauration.

Depuis 1993, **l'association de sauvegarde du patrimoine "Mémoire du Futur de l'Europe"**, incarnée par un homme passionné, **Reynald Secher**, à la tête d'une équipe de jeunes bénévoles, travaille un mois chaque année pour restaurer ce bâtiment religieux afin de le tirer de l'oubli, de le faire renaître et, à terme, en faire le Mémorial de l'extermination de la Vendée.

La Chapelle en 1993 après avoir été dégagée

Le chantier dure depuis plus de 20 ans.
Les travaux réalisés jusqu'à aujourd'hui sont gigantesques puisqu'ils comprennent la reconstruction de la Chapelle d'un cloître ainsi que d'un Mémorial où seront rassemblés de nombreux documents, témoignages des Guerres de Vendée.

.
L'association lance donc un nouvel appel afin de financer l'**achat des matériaux** (bois de la charpente, les ardoises et les crochets) et la pose de la charpente par des professionnels.
Tout le reste du travail, pose des liteaux et des ardoises, sera fait par les bénévoles du chantier, comme cela a été fait l'année dernière pour la toiture du Mémorial et de la salle des généraux.

Des dons défiscalisables :

Votre don est défiscalisable car il remplit les conditions générales prévues aux articles 200 et 238 bis du code général des impôts. À la fin de la collecte, vous recevrez un reçu fiscal vous permettant une réduction de votre impôt :
- **don en ligne** sur cette page ou sur dons.memoiredufutur.fr
- par **chèque** (à l'**ordre de Association Mémoire du Futur**) à l'adresse suivante : **3, rue de Rennes 35690 Acigné**

Contact :
https://www.memoiredufutur.fr / **Tél. : 07 82 25 20 55**

Le Roy et la musique :
Découverte : Les Brigandes : un cadeau original

Le Groupe musical antimondialiste les Brigandes, composé de 7 jeunes femmes compose sur des sujets historiques et politiques depuis maintenant bientôt 5 ans. Ce ne sont pas moins de 80 titres qui trouvent place dans leur très fructueuse discographie.

7 albums sont d'ores et déjà disponibles. Pour les soutenir et/ou acquérir leurs productions :

BARKA PRODUCTIONS
BOÎTE POSTALE 7
34330 LA SALVETAT SUR AGOÛT

Paru au cours de l'été : « Vive le Roy » :

Oh Prince de France
Nous sommes devant Toi
Après la longue errance
Sans notre roi
Mais le royaume renaîtra
Et comme autrefois
Nous clamerons avec joie
Vive le Roy !

Oh Prince de France
Dans cette nuit obscure
La flamme de l'espérance
Est restée pure
Le vieux chêne reverdira
Et comme autrefois
Nous clamerons avec joie
Vive le Roy !

(Pont) vive le Roy, vive le Roy

Oh Prince de France
Par nos ardentes prières
Nous appelons la renaissance
Sur notre terre
Quand les beaux lys refleuriront
Et comme autrefois
Avec joie nous clamerons
Vive le Roy !

***Errata* relatifs à la première partie de l'article sur *Perceval*.**

Lire 1) Eric Rohmer p.8 de l'article, une ligne avant la fin de l'introduction

2) La note 18 (p. 10) faisait référence à la note n°27 (p. 15) et non à la note n°31

RAPPELS ET SUITE DE L'ARTICLE SUR L'OEUVRE DE CHRÉTIEN DE TROYES :

PERCEVAL OU LE CONTE DU GRAAL

Dans la première partie, nous avons rappelé le contexte, la structure et le sens de l'oeuvre, s'inscrivant dans la triple quête de chevalerie, d'amour et finalement de sainteté de son héros, Perceval, qui apprend à travers ses rencontres, ses erreurs et ses fautes, à se corriger, à s'élever et à découvrir, de cheminement en cheminement, d'aventure en aventure, de prise de conscience en prise de conscience, qu'il faut passer d'une perception et d'une compréhension extérieures du monde et de soi à une perception et une compréhension du sens de l'existence comme quête d'intériorité et d'absolu, au terme de laquelle celle-ci s'avère être quête et soif de Dieu.

Nous avions dégagé trois moments forts, trois révélations éblouissantes autour desquelles s'orchestrent tous les autres épisodes : le temps des commencements, dans la forêt où, en rencontrant des chevaliers, l'adolescent ignorant, "li vaslez nice", futur Perceval, découvre sa vocation chevaleresque ; le temps de l'achèvement, également dans la forêt, où Perceval rencontre des pénitents et l'ermite, temps de l'extase mystique qui fait entrer le héros dans la chevalerie célestielle ; entre les deux, au milieu et constituant le tournant de l'oeuvre, le temps de la vision, celle du Graal, qui vaut comme préfiguration de cette extase, faisant entrer toute l'oeuvre dans le merveilleux chrétien (sans lequel elle perdrait sens et cohérence), et la faisant entrer avec son héros dans une dimension incomparablement émouvante de profondeur spirituelle : précisément parce que Perceval ne comprend d'abord pas ce qu'il voit, n'en saisit pas la richesse, n'est en fait pas encore prêt à en décrypter le sens, mais aussi parce qu'il ne pourra plus poursuivre son aventure existentielle, ne pourra plus faire un pas sans que le souvenir de cette expérience vécue se rappelle à lui : il est en effet des expériences qui vous marquent définitivement, dont la mémoire ne vous quitte plus, ou ressurgit quand elle semblait enfouie, parce que de telles expériences sortent de l'ordinaire, ont une valeur extrême de remise en question des choix antérieurs, c'est-à-dire de refondation et en fait de fondation définitive de tout l'être et de toute une vie.

Il est temps, maintenant, de réfléchir sur cette expérience inouïe qu'est la vision du Graal par celui qui s'apprête à renaître, juste après cet épisode, sous son vrai nom, Perceval.

II] AU COEUR DE L'OEUVRE : LA VISION DU GRAAL

1- La rencontre du futur Perceval avec le Roi Pêcheur

Rappelons dans quelles circonstances (au terme de la première grande partie de ses aventures) celui qui n'est pas encore Perceval arrive au château du Graal, et rencontre celui à qui l'on en fait le service, le Roi Pêcheur (épisode VII).

Le "héros", adoubé par son maître en chevalerie, Gornemant de Goort (épisode V), vient de quitter Blanchefleur à Beaurepaire, ce domaine qu'il a sauvé d'un long siège, de la misère, de la mort, pour qu'il puisse retrouver vie, joie, et splendeur d'antan. (Épisode VI). Il veut maintenant tenter de revoir sa mère qu'il a dû quitter, dont le souvenir le hante et dont il ignore qu'elle est morte.

En partant de Beaurepaire, il rencontre une procession "telle qu'on se serait cru au jour de l'Ascension, sinon un dimanche."[2] Quand on se souvient que le roman commence au printemps, dans une forêt où l'on assiste à la "reverdie"de la végétation, prélude à la renaissance du monde, dans une forêt où les oiseaux chantent "en leur latin", langue sacrée de l'Eglise, et que ce roman s'achève à Pâques, cette notation "on se serait cru au jour de l'Ascension" n'est pas sans importance. Encore une référence chrétienne, un signe : ce jour du départ de Beaurepaire précède en effet tout juste la rencontre avec le Roi Pêcheur, qui marque le commencement de l'ascension spirituelle du futur Perceval par la vision surnaturelle du Graal.

Et de fait, quoique le jeune chevalier chevauche bien réellement une journée entière, tout l'épisode baigne dans le surnaturel. Ce qui nous autorise à le dire est cette précision étrange : "Il (le futur Perceval) tient chemin toute la journée, sans faire rencontre de nulle créature terrienne qui sache lui indiquer sa voie", phrase dont chaque mot est chargé de sens, un sens éminemment figuré et symbolique.

Il erre ainsi, quand il parvient à une rivière, dont l'eau est si rapide et profonde qu'il n'ose la traverser. Il lui faut donc longer la rive, jusqu'à un rocher entouré d'eau qui lui interdit le passage. Tout franchissement est donc impossible : il lui faut l'accepter, quand il voit une barque descendre au fil de l'eau, où deux hommes, dont un pêcheur, lui répondent qu'il n'est ni bac, ni pont, ni gué, ce qui, en quelques lignes, est répété trois fois. On ne saurait, en cette circonstance, ne pas se souvenir des nombreuses paraboles chrétiennes relatives à la pêche, celle des poissons mais plus encore celle des âmes. Comme la nuit va arriver, il demande à être hébergé. Le pêcheur lui indique le chemin, aride, qui le mènera en sa maison, en fait son château, car c'est le Roi Pêcheur. "Montez par cette brèche que vous voyez là dans la roche. Quand vous serez dessus le haut, vous apercevrez un vallon et une maison où j'habite près de la rivière et des bois."[3]

Or quand il y parvient, le chevalier ne voit rien, "que ciel et terre". Au lieu de comprendre qu'il est au vrai milieu de son cheminement, à un carrefour (mais vertical) de sa vie, au lieu de comprendre qu'il s'apprête à passer d'un plan, terrestre, à l'autre, "célestiel", il reste englué dans sa seule humanité, encore tourné vers ses seuls désirs d'ici-bas, entrant en colère et maugréant contre le pêcheur qu'il accuse en son for intérieur de "niaiserie, sottise, déloyauté". Cet épisode est intéressant car il nous révèle l'aveuglement et l'emportement du jeune adolescent, sa hâte à voir tout de suite, comme dans la première partie de l'œuvre qui semble ici recommencer, ses désirs satisfaits (ce qui n'a guère changé dans notre société d'hyperconsommation où, neuf

[2]Chrétien de Troyes, *Le conte du Graal, op. cit.* p. 87. Ce n'est pas la seule grande date du calendrier chrétien dans cet épisode de Beaurepaire, puisque c'est au jour de la Pentecôte qu'Aguingueron, défait par Perceval et envoyé se constituer prisonnier au Roi Arthur, vient annoncer à ce roi la victoire du chevalier Vermeil (Perceval) sur Clamadeu des Iles (p.84).

[3]*Ibid.* p. 89, comme les citations suivantes

siècles après, on veut toujours tout, tout de suite). Quelle modernité, dans ce conte ! Nous avons d'ailleurs vu en un autre épisode qu'il avait, ce jeune homme, des oreilles pour ne point entendre : ici, il a des yeux pour ne point voir. Pourtant ici, il est, si du moins il savait être, merveilleusement, entre ciel et terre. Avec les Carmélites de Saint-Denis en France, près de l'abbaye et de la basilique royales, nous pourrions rappeler cette phrase inscrite sur un mur de leur Carmel (même si c'est dans un contexte différent) : "Encore un pas, et puis le Ciel." Il lui faudra du temps pour le comprendre. Cependant, il découvre au moins rapidement sa bévue : "à peine a-t-il parlé qu'il aperçoit en un vallon la pointe d'une tour." Et le jeune emporté de louer celui qu'il avait un instant auparavant, en son for intérieur, agoni d'injures pour, à quelques secondes d'intervalle, se contredire ! "Celui qui m'enseigna la voie, il m'a bien conduit à bon port !". C'est ici la périphrase qui est intéressante, "celui qui m'enseigna la voie". Oui, c'est un maître de plus qu'il a la chance de rencontrer sur le chemin de sa jeune vie, après Gornemant, avant l'ermite. Un maître qui va aussi faire venir deux valets pour lui ôter son armure et emmener son cheval. Comme Gornemant. Et Perceval ayant ôté son armure avant de voir l'ermite, celui-ci aura également fait emmener le cheval du pénitent Perceval. Cela fera trois fois et ce n'est pas par hasard, car le romancier, à l'évidence, exploite la symbolique des nombres.

Or cette demeure du Roi Pêcheur est elle aussi hautement symbolique par son architecture comme le Roi l'est par les couleurs qui, régulièrement dans l'œuvre et ici particulièrement, s'offrent aux yeux du jeune chevalier : il en sera question plus loin.

Ce qui signale le château du Roi Pêcheur à Perceval est d'abord "la pointe d'une tour", telle que "de ce lieu-ci jusqu'à Beyrouth on n'eût point trouvé une tour si bien plantée ! Oui, c'était une tour carrée de pierre bise et deux tourelles. L'était en avant une salle et, devant la salle, des loges. D'ici au moins jusqu'à Limoges on n'en eût trouvé de si belles" [4]. On notera que ce mot "tour" est répété trois fois en quelques lignes et que cette tour, avec ses deux tourelles, est présentée comme d'une fondation plus solide que toutes les tours "jusqu'à Beyrouth": comme elle a attiré l'attention du futur Perceval, elle doit aussi attirer la nôtre.

Un mot sur le contexte, car on se demande ce que vient faire la comparaison, dans le roman de Chrétien de Troyes, avec les tours construites jusqu'à Beyrouth et la ville de Limoges qui ne sert évidemment pas qu'à la rime avec "loges". Pour le comprendre, il faut rattacher cette allusion, qui n'est pas la seule dans le roman, à la signification chrétienne de l'œuvre, d'autant plus forte que le contexte est celui des pèlerinages, à Saint-Jacques de Compostelle dont l'une des routes passait par Limoges (l'abbaye Saint-Martial de Limoges était un très grand centre spirituel et culturel au XIIe siècle) et en Terre Sainte puisque le XIIe siècle est celui de la deuxième croisade[5], qu'a connue Chrétien de Troyes (Il est mort avant la troisième), Beyrouth faisant alors partie du royaume de Jérusalem, l'un des Etats latins d'Orient, fondé après la prise de cette ville par les Croisés en 1099.

Toutes ces allusions inscrivent donc les aventures du futur Perceval dans ce contexte des pèlerinages et de la rémission des péchés qui clôt le roman.

Il faut maintenant rattacher cela à l'architecture de la tour du Château du Roi Pêcheur. Or le XIIe siècle est encore celui de la montée en puissance de l'Ordre du Temple (fondé en 1129 à l'occasion, justement, du Concile de Troyes) dont les territoires où les chevaliers du Temple œuvraient au service du Christ se couvrent en un siècle de forteresses et nombreuses commanderies, leur architecture comportant précisément une tour carrée, massive. Et Hugues de Payns, premier fondateur et Maître de l'Ordre du Temple, celui des chevaliers du Christ (les *Milites Christi),* est originaire de Troyes en Champagne, province couverte de vingt-deux commanderies.

---

[4] *Ibid.* pp. 89 et 90. "Loiges" en ancien français, ce qui est parfois traduit par galeries d'entrée.
[5] Sous Louis VII, père de Philippe II Auguste. La deuxième croisade se situe essentiellement de 1147 à 1149.

Précisons que dès 1120, Hugues de Payns, avec Godefroy de Saint-Omer (ville de l'actuel Pas-de-Calais) avait déjà fondé, lors du Concile de Naplouse, la Milice des Pauvres Chevaliers du Christ et du Temple de Salomon, devenus neuf ans plus tard les Templiers. Le but était alors de sécuriser et défendre les pèlerins partis en Terre Sainte, que laissaient passer, contre redevance, les Arabes Abassides, lesquels furent pillés, persécutés, massacrés à partir de 1071 quand Jérusalem leur fut prise par les Turcs Seldjoukides sunnites ayant conquis un immense Empire. En voir la carte dans un atlas historique ou à défaut sur internet permet de comprendre certains aspects non négligeables de la géopolitique actuelle.

On connaît certes peu de choses sur la vie de Chrétien de Troyes, né vers 1135, mort avant 1190, mais qui a donc vécu en ce XIIe siècle marqué par la mystique chrétienne des croisades et de l'Ordre du Temple[6], du Temple de Salomon et de la Jérusalem Céleste, et qui n'a pu, l'analyse de la cérémonie du Graal permet de l'établir, n'en être pas marqué lui-même : bien des passages du *Perceval* le confirment, à mettre en relation avec les dédicaces de ses deux derniers romans du cycle du Graal, *Le Chevalier de la Charrette* consacré à Lancelot, puis *Perceval ou le Conte du Graal :* elles sont en effet respectivement adressées à Marie de Champagne et à Philippe d'Alsace, comte de Flandre, modèle de chevalerie chrétienne, qui avait pris part à la seconde croisade.

Or Marie de Champagne est en fait Marie de France, fille d'Aliénor d'Aquitaine et de Louis VII le Jeune, qui se croisa, et elle est l'épouse d'Henri Ier, comte de Champagne († en 1181), dont le fils, Henri II de Champagne, fut Roi de Jérusalem, ce royaume ayant donc été constitué après la prise de Jérusalem, en 1099, lors de la première croisade (1096-1099). Enfin ces deux comtes, dont les immenses et puissants fiefs se jouxtaient presque à l'époque, se connaissaient, et ce n'est pas un hasard si Chrétien passa d'une cour féodale à l'autre. Sans la connaissance de ces éléments de contexte, on ne perçoit que superficiellement le sens chrétien du *Perceval* de Chrétien de Troyes.

Avant de revenir au symbolisme de la tour carrée du château du Roi Pêcheur, de la tour et du fait qu'elle soit carrée, on rappellera encore, comment ne pas le faire ici, que c'est, symbolique inversion de sens en cette période révolutionnaire, dans la Tour carrée du Temple à Paris que fut détenu Louis XVII avec sa famille, construite au début du XIIIe siècle, mais non loin de laquelle avait été d'abord construite une première autre tour carrée templière, plus basse, dans l'enclos qui commençait précisément à prendre forme sous Louis VII, la Tour César, qui "aurait été édifiée à la fin du XIIe siècle".[7] En tout cas, pour revenir à Chrétien de Troyes, c'est cette construction de la Tour César qui lui est contemporaine.

Dans la tradition chrétienne, la tour est "symbole de vigilance et d'attention", et encore un symbole "ascensionnel"[8]. Or notons qu'avant de pénétrer dans la tour carrée, dont le pont-levis a été abaissé comme pour l'inviter à entrer, le jeune homme a été accueilli par quatre valets (encore le nombre quatre) intervenant à son service pour ôter son armure, emmener son cheval à l'écurie, le dernier lui recouvrant les épaules "d'un manteau de fin écarlate neuf et brillant". Si on décrypte les signes que nous donne le texte de Chrétien, il faut donc que Perceval passe dans cette tour de pierre bise, soit gris foncé comme le plomb, pour préparer l'ascension intérieure de son être qui, étant bientôt ébloui par le surnaturel éclat de la lance qui saigne et de la lumière de coupe

[6] Pour l'essentiel sous Louis VII, croisé en 1147, ayant régné de 1137 à 1180, puis sous Philippe II Auguste (Dates de règne : 1180- 1223), lequel devait se croiser tandis que mourait ou qu'était mort Chrétien de Troyes.

[7] *Ibid.* p. 91. La petite tour accolée à la Grande Tour du Temple a été ajoutée postérieurement à celle-ci.

[8] Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles,* Paris, Laffont/ Jupiter, 1969 et 1982 pour l'édition revue et corrigée à laquelle nous nous référons, p. 960.

d'or pur passant peu après devant lui, va en être définitivement marqué. Cette tour où il va, quelques instants après y avoir pénétré, vivre une expérience inoubliable et inouïe, est donc ici le creuset où l'âme encore obscure du jeune chevalier va d'abord s'éclairer au vif et "clair grand feu"[9] de la salle carrée où il pénètre, et qui va opérer cette mutation fondamentale de son être lui permettant d'accéder plus tard à l'or de l'esprit, du cœur et de l'âme, qu'annonçait le manteau de "fin écarlate" dont il vient d'avoir été revêtu. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si, juste avant la cérémonie, le Roi Pêcheur, comme s'il voyait déjà en ce jeune homme la promesse de ce qu'il n'est pas encore, lui ayant fait donner le manteau de fin écarlate, lui donne encore une épée extraordinaire, dont "le pommeau était en or, de l'or le plus fin (...).: "Le seigneur la remet au jeune hôte, la présentant par les attaches valeureuses telle un trésor", ayant tenu à faire ce commentaire :" beau sire, cette épée fut faite pour vous et je veux qu'elle soit à vous (...) [10].

Précisons encore que Chrétien de Troyes a tenu, lorsque deux serviteurs sont venus chercher le voyageur de l'âme dans les "lioges"pour l'introduire dans cette salle carrée, à attirer notre attention sur le feu qui, "entre quatre colonnes", y brûle, feu "si grand que quatre cents hommes au moins auraient pu se chauffer autour sans que la place leur manquât". Et il ajoute :

" Les hautes et solides colonnes qui soutenaient la cheminée étaient œuvres d'airain massif."[11]

On ne peut s'empêcher d'avoir en mémoire la description, dans la Bible, du palais du roi Salomon, où le bronze est très présent, dans les deux colonnes d'une épaisseur de quatre doigts et au sommet desquelles "il y avait un ouvrage en forme de lis"[12], dans la mer de bronze "dont le bord avait la forme d'une coupe en fleur de lis"[13] posée sur douze bœufs, chaque groupe de trois étant tourné vers un point cardinal et faisant penser aux douze bœufs aidant les herseurs de la mère de Perceval à semer les avoines autour de son manoir tandis que celui-ci lance ses javelots dans toutes les directions de l'espace.

Il nous reste à tenter d'éclairer l'importance du carré, à rattacher évidemment au nombre quatre.

Dans la tradition symbolique, quatre représente la totalité du monde créé et révélé, le monde en ses quatre points cardinaux et en ses quatre saisons. Le nombre quatre est très présent dans l'Ancien Testament (par exemple les quatre fleuves du paradis terrestre qui sortent d'Eden et rendent le monde habitable). Quatre dans la symbolique chrétienne renvoie aussi aux quatre vertus cardinales et de façon majeure à la Croix dont les quatre bras s'étendent sur le monde, cette Croix si souvent évoquée à chaque étape clé du cheminement de Perceval, Croix de Douleur, de Mort, mais aussi promesse de Résurrection et de Gloire. Et si Perceval pénètre en ce château du Roi Pêcheur où, comme dans celui de Gornemant de Goort, le nombre quatre et le carré sont si présents, c'est parce qu'il doit d'abord réaliser son humanité, sa part de créature terrestre de Dieu, pour la parfaire, au prix des trébuchements et des fautes, parce que la communion mystique finale dont il a le haut privilège spirituel chez l'ermite ne peut avoir lieu dans une créature qui serait irréellement déjà parfaite, artificielle en quelque sorte, un être qui ne serait pas incarné ou serait désincarné, tel ces fictives et insipides créatures robotisées, schématisées et appauvries, de tant de jeux et images vidéos qui ne nous montrent plus qu'une humanité sans substance, qu'une apparence d'humanité (et encore, même pas toujours). Dans la solide tour carrée du Roi Pêcheur,

[9]Chrétien de Troyes, *Le conte du Graal*, *op. cit.* p..90
[10]*Ibid.* p.91
[11]*Ibid.* p.90
[12]*Ancien Testament, Rois*, I, 7
[13]*Ibid.*

Perceval va réellement vivre une aventure, et tant pis s'il n'en comprend pas d'abord la richesse et le sens, mais il l'aura vécue dans sa chair, et c'est dans la réalité de cette chair et dans la vie concrète que, comme dans un vitrail, la lumière pourra faire son œuvre de transfiguration, qu'elle pourra frapper les yeux de Perceval pour l'ouvrir ensuite à l'au-delà du visible afin qu'il voie vraiment, en vérité. Le texte, si fort et si sensible, que nous avons cité plus haut dans notre première grande partie, nous l'a dit, Chrétien ayant expliqué pourquoi Dieu s'est fait chair, pourquoi "sa divinité s'est toute de chair d'homme couverte", pour que l'homme de chair puisse seulement ensuite s'élever jusqu'à Dieu, s'unir à Lui, dans une silencieuse et éblouissante extase dont son corps aura été, après l'âme, le cœur et l'esprit, le plus humble mais nécessaire et indispensable réceptacle.

Signalons encore que le carré dit la perfection. Et parce que nous avons vu que ce château du Roi Pêcheur des âmes qui par lui passent est à rattacher à la symbolique des croisades et du pèlerinage à Jérusalem, préfiguration pour les Chrétiens de la Jérusalem Céleste si souvent représentée dans la sculpture des tympans romans et "gothiques", il nous faut approfondir cette symbolique de la Jérusalem Céleste de l'Apocalypse[14] inscrite dans le Château du Roi Pêcheur, Jérusalem Céleste où le carré est également bien présent : "Or la ville était bâtie en carré, sa longueur égalait sa largeur (...) Longueur, largeur et hauteur étaient égales (...)"[15]. Par trois fois cela est dit. Et tout comme Perceval, avant de voir le Roi, voit la rivière d'eau rapide et profonde près de laquelle le Roi lui dit ensuite être le château, auquel le chevalier pourra accéder par une brèche dans la roche (car étroit est le passage), l'interlocuteur de Jean, dans l'Apocalypse, lui "montra encore un fleuve d'eau vive scintillante comme cristal de roche."[16]

Tous ces éléments confèrent donc à ce lieu royal qu'est le château du Roi Pêcheur une dimension puissamment symbolique qui ne pouvait échapper au récipiendaire de la dédicace, le très chrétien Comte Philippe d'Alsace, dimension et sens symboliques que Chrétien de Troyes nous lègue pour nous apprendre à voir et aussi, à une époque où le texte était dit en cour, à ouïr, certes lors de notre simple lecture. Nous tâchons de vous le faire entendre à notre tour et à vous faire découvrir, dans le château du Roi Pêcheur, une demeure ou un château de l'âme, un château mystique, à l'image du seigneur de ce haut lieu, qu'il est maintenant temps de vous présenter, avant de tenter de vous expliquer le sens de la cérémonie du Graal.

2- Le Roi Pêcheur et la cérémonie du Graal : essai d'analyse

Le Roi Pêcheur

Ce personnage et la cérémonie du Graal ont souvent été l'objet de commentaires s'en tenant pour l'essentiel au merveilleux celtique, voire à l'ésotérisme. Nous ne les ignorons pas. Mais si cette œuvre a pour substrat la matière celtique de Bretagne[17], avec sa part de magie et de merveilleux, elle s'inscrit avant tout, comme sa structure et quasiment chaque épisode, dans une dimension chrétienne, par-delà la complexité symbolique qui est la sienne. Il faut donc savoir

[14] Apocalypse vient d'un verbe grec, apocaluptein , απο-καλυπτω, ειν, qui signifie révéler (notre ordinateur ne permettant pas de mettre l'esprit et l'accent requis en grec ancien sur ce mot).

[15] *Apocalypse*, 21, 16.

[16] *Apocalypse*, 22

[17] Cette matière de Bretagne trouve son origine littéraire dans deux oeuvres du milieu du XIIe siècle : celle de Geoffroy de Monmouth, évêque anglo-normand, l'Historia *Regum Britannae* (*L'Histoire des Rois de Bretagne*) , vers 1135-38, et celle de Wace, poète normand, dont *Le Roman de Brut, est* achevé en 1155.

claire raison garder et rester arrimés à la structure qui met bien en œuvre le sens chrétien de l'œuvre, sens dont la lumineuse profondeur donne précisément à la structure sa cohérence et son unité. Sur ce point précis, nous disons nettement que nous sommes en accord avec Jean Frappier[18], qui fut Professeur à la Sorbonne.

Le personnage du Roi Pêcheur est l'exemple même de cette christianisation du mythe celtique originel, comme la cérémonie du Graal, même si cette christianisation est fixée, et développée, nous le savons, par la *Continuation du Perceval* de Gerbert de Montreuil, Le *Roman de l'Histoire du Graal* de Robert de Boron et *Le cycle du Lancelot-Graal* (écrit par plusieurs auteurs), avec notamment *La Quête du Saint Graal* [19], toutes trois du début du XIIIe siècle. Et il n'est pas possible de ne pas relier cette rencontre centrale et décisive de "Perceval" avec le Roi Pêcheur en faisant fi de tous les éléments chrétiens de l'œuvre, de sa structure, de la fin du texte en l'état où nous l'avons, fin mystique peu explorée en sa profondeur dans tout ce que nous avons lu.

Il est donc question du Roi Pêcheur, en relation avec Perceval, à quatre reprises dans le roman de Chrétien : dans l'épisode central où Perceval le rencontre, puis le revoit au château et assiste en sa présence à la cérémonie du Graal ; dans l'épisode suivant lorsque sa cousine lui demande d'où il vient et se lamente du péché que commit Perceval lui avouant être resté coi devant cette cérémonie ; dans l'épisode final où l'ermite révèle enfin complètement à Perceval qui est le Roi Pêcheur et pourquoi ce fut péché que d'être resté coi à propos du Mystère de la Lance qui saigne et du Graal.

Revenons d'abord à l'épisode central du roman : Perceval aperçoit d'abord simplement un pêcheur dans une barque, qui indique au jeune chevalier comment accéder à la maison où il habite pour y être hébergé. Parvenu en cette maison qui se révèle être un magnifique château et introduit dans la salle, le chevalier rencontre de nouveau celui qui lui "enseigna la voie" (enseignement auquel il n'a rien compris, ne voyant les choses que de l'extérieur) et dont il ignore, jusqu'à son départ du château, qu'il est le Roi Pêcheur. Pourtant sa mère lui avait bien dit de toujours demander le nom de tout "compagnon, en chemin ou en logis" qu'il rencontrerait, "car par le nom on connaît l'homme".[20] Le seigneur du lieu est alors présenté au lecteur à travers les yeux du jeune chevalier, en focalisation interne[21], comme "un prudhomme de belle mine, aux cheveux déjà, presque blancs, (…) coiffé d'un chaperon de zibeline aussi noire que mûre, (...et autour duquel s'enroule) une étoffe de pourpre." On retrouve les trois couleurs, le noir, le blanc, le rouge, renvoyant aux trois stades fondamentaux de l'évolution de Perceval signalés plus haut, mais qui sont ici associées au personnage même du Roi Pêcheur dans la vision synthétique qu'en a le chevalier en entrant dans la salle, la pourpre signalant encore la royauté de celui qui n'attend plus qu'une parole pour que s'achève sa réalisation. Le chevalier entend alors les paroles d'accueil et d'humilité que prononce son hôte : " Ami, vous ne m'en voudrez point si pour vous faire honneur je ne puis me lever : mes mouvements sont malaisés." Le Roi Pêcheur invite alors le futur Perceval à s'asseoir près de lui et lui remet une certaine épée au pommeau d'or fin. S'ensuit un riche repas et une description de la table où l'on peut encore reconnaître les trois couleurs symboliques fondamentales de l'évolution, celle que Perceval va connaître et à laquelle il serait

[18]Frappier Jean, *Chrétien de Troyes et le mythe du Graal, Etude sur Perceval ou le conte du Graal*, Paris, Sedes, 1972.

[19]C'est dans cette œuvre qu'apparaissent, à côté de Perceval, les personnages des chevaliers Bohort et Galaad, qui seront les derniers à voir le Graal : Galaad, fils de Lancelot, étant désigné comme le chevalier parfait.

[20]Chrétien de Troyes, *Le conte du Graal*, *op. cit.* p. 44.

[21]Terme d'analyse littéraire pour désigner le point de vue d'un personnage à l'intérieur duquel se glisse le narrateur pour faire découvrir au lecteur ce que découvre ou vit le personnage comme si ce lecteur était à sa place. Ainsi, le lecteur est projeté à l'intérieur de la scène en même temps qu'il l'est à l'intérieur du personnage.

déjà attentif s'il y était prêt intérieurement : le noir – des tréteaux d'ébène devant supporter la table, c'est-à-dire le plateau sur lequel on pose les mets[22] -, le blanc, "deux valets ayant au préalable apporté une tour d'ivoire, matériau du trône du Roi Salomon, et la nappe étant d'une immaculée blancheur, le rouge, celui lumineux du vin, servi dans des coupes d'or tandis qu'une hanche de cerf est tranchée sur un tailloir d'argent.

Plusieurs remarques s'imposent : Chrétien de Troyes insiste sur le fait qu'au préalable, le Roi Pêcheur "comme son hôte (Perceval) lave ses mains", ce qui apparaît comme un rite de purification plus que d'hygiène, d'autant que seuls le Roi et Perceval sont mentionnés comme se lavant les mains : comment ne pas songer à ce rite de l'Offertoire dans la messe ? Il insiste encore sur la pureté de l'ébène des tréteaux : "nul danger qu'ils brûlent ou pourrissent"[23], l'ivoire étant lui aussi imputrescible et symbole de pureté. Inutile de s'étendre sur l'évidence symbolique des coupes d'or où est le vin. L'or et l'argent, en revanche, ne peuvent être associés aux clés des armoiries du Vatican, de très peu postérieures à la date du roman de Chrétien de Troyes. Mais la hanche de cerf est intéressante, parce que le cerf symbolise la renaissance, l'annonciateur de la clarté du jour, dont la tradition symbolique chrétienne dit qu'un jour, une croix apparaîtra entre ses bois et qu'il sera devenu l'image du Christ, le symbole du don mystique, de la révélation salvifique[24]. Ici, en cohérence avec l'ultime aventure, spirituelle, de Perceval chez l'ermite, en cohérence avec la "conjointure" de l'œuvre, sa construction et la progression de l'action, le cerf annonce tout cela. Il les annonce, l'éveil de "Perceval", sa naissance à lui-même et sa renaissance en Dieu, étant proches, mais proches seulement.

C'est le lendemain, lorsque le chevalier rencontre, au sortir du château, une jeune femme éplorée, en fait sa cousine, qu'il en apprend plus sur celui qui fut son hôte la veille, et qu'il ne reverra plus, comme il ne revoit plus aucun des serviteurs qui l'avaient introduit, quoiqu'il eût appelé. Il apprend alors qu'il a été reçu par le Roi Pêcheur, rendu infirme, "blessé et méhaigné", par un coup de javelot qui le blessa de telle sorte qu'il ne peut depuis ni marcher, ni monter à cheval et chasser.

Et il apprend que c'est au Roi Pêcheur qu'est fait le service du Graal, et que lui, Perceval, a gravement fauté en ne posant nulle question sur celui à qui est fait le service du Graal, ni sur le Graal, ni sur la Lance qui saigne.

Plus loin dans le troisième épisode où il est question du Graal, et pour la seconde fois, pour les mêmes raisons, Perceval est même maudit, par la Demoiselle Hideuse apparue chez Arthur à la fin de la fête à Carlion.

Mais c'est seulement quand Perceval avoue son oubli de Dieu à l'ermite en un sincère repentir qu'il apprend que "le Roi Pêcheur est le fils de ce roi qui se nourrit du Saint Graal, (…) seulement de l'hostie qu'on lui apporte dans ce Graal, (…) cette hostie qui soutient et conforte sa vie, tant elle est sainte, et lui-même est tellement saint que rien ne le fait vivre que cette hostie dans le Saint Graal"[25]**.** Notons que là, le Roi Pêcheur s'est dédoublé, car c'est son Père à qui on fait le service du Graal, et non plus à lui-même, le Roi Pêcheur. Et dans cette version de l'ermite, Perceval apprend que le père du Roi Pêcheur est le frère de l'ermite, que tous deux avaient une sœur qui est la mère de Perceval. Ainsi le Roi Pêcheur est-il le cousin germain de Perceval, son

[22]Au Moyen-Age, dans la "salle" des châteaux devenue plus tard salle-à-manger, des serviteurs apportaient des tréteaux sur lesquels on posait un grand plateau, dit table. Plus tard et aujourd'hui, la "table"désigne l'ensemble de ce mobilier, le plateau et ses supports, les pieds de table, compris.

[23]Chrétien de Troyes, *Le conte du Graal*, *op. cit.* p.93

[24]Chevalier Jean et Gheerbrant Alain, *Dictionnaire des symboles,* Paris, Laffont, 1969 pour la 1ère édition, 1982 pour l'édition revue et augmentée, *op. cit*. p. 196.

[25]Chrétien de Troyes, *op. cit.* pp. 157 et 158.

oncle dans les révélations de la cousine et de la Demoiselle Hideuse. Peu importe. L'essentiel est que, pour la troisième fois, Perceval est accusé d'être coupable d'être resté coi devant le service du Graal, cette coupe qui, dès la version du mythe par Chrétien Troyes, contient une hostie miraculeuse, et répand une lumière surnaturelle à rattacher à la fin d'un très grand texte chrétien, *l'Apocalypse,* comme nous le verrons ci-après.

Mais qu'est-ce que cela signifie ? Pourquoi Perceval n'a-t-il pas parlé ? Pourquoi, après avoir été si bien accueilli au château du Roi Pêcheur, en a-t-il été chassé, le pont-levis ayant été brusquement rabattu derrière lui ? Et tout d'abord, que signifient cette cérémonie du Graal, cette Lance qui saigne, et ce Graal lui-même ?

La cérémonie du Graal

Qu'il nous soit permis de rappeler l'épisode clé de la cérémonie, évoqué dans notre première partie, et de le compléter pour en dégager toute la richesse de sens **:** "un valet d'une chambre vint, qui lance brillante tenait, empoignée par le milieu. Il passa à côté d'un feu et de ceux qui étaient assis. Coulait une goutte de sang de la pointe du fer de la lance et jusqu'à la main du valet coulait cette goutte vermeille (…) Deux valets s'en viennent alors, tenant en main des chandeliers d'or fin œuvré en nielle[26]. Très beaux hommes étaient ces valets qui portaient les chandeliers. En chaque chandelier brûlaient dix chandelles à tout le moins. Une demoiselle très belle (…) tenait un graal entre ses mains. Quand en la salle elle fut entrée avec le Graal qu'elle tenait, une si grande lumière en vint que les chandelles en perdirent leur clarté comme les étoiles quand se lève soleil ou lune. Derrière elle une autre pucelle (jeune fille vierge) qui apportait un plat d'argent. Le Graal qui allait devant était fait de l'or le plus pur. Des pierres y étaient serties, pierres de maintes espèces, des plus riches et des plus précieuses qui soient en la mer ou sur terre. Nulle autre ne pouvait se comparer aux pierres sertissant le Graal. Ainsi qu'avait passé la lance, devant lui (le futur Perceval) les pierres passèrent." (…)

Avant d'analyser la richesse de la symbolique chrétienne du Graal, que signifie ce premier symbole de "**La Lance qui saigne"** ?

Tout comme il conviendra de le faire à propos du Graal, il faut d'abord plonger dans la profondeur des origines celtiques de la Lance et du sang qui la recouvre avant d'analyser la christianisation du mythe, celle-ci étant, dans l'œuvre de Chrétien de Troyes, non explicitée, ce qui ne veut pas dire absente, loin de là.

Dans la mythologie et la littérature celtiques, la lance est l'attribut du dieu Lug, le dieu de la lumière, dont l'étymologie se retrouve dans le nom de nombreuses villes de France, telles Laon, Lyon (Lugdunum, dunum renvoyant pour Lyon à la colline de Fourvière), Loudun, Luçon, Montluçon... Talisman de l'Autre Monde, autre Monde si important chez les Celtes et dans les romans arthuriens, la lance est aussi "arme divine et royale, alternativement lance de feu, lance rouge de sang"[27]**.** Toutefois**,** "l'image de la lance qu'impose à notre esprit l'harmonieuse description de Chrétien ne correspond pas, du point de vue du sens, à ces mythes des Celtes"[28]. A l'instar de ces églises et cathédrales construites, cela est bien connu, sur d'anciens lieux de culte païen, lieux alors christianisés comme à Chartres, la lance, comme le Graal, originellement chargés de significations païennes, sont des symboles rechargés, en quelque sorte, d'un sens chrétien.

Et là encore, on ne saurait manquer d'en revenir au sens, au "sen" et à la cohérence du

[26]Nielle : incrustation, dans un ouvrage d'orfèvrerie, d'un émail noir sur fond blanc.
[27]Frappier, *op. cit.* p.189
[28]*Ibid.*

Perceval de Chrétien de Troyes, ainsi que sa construction, la progression de l'action, autrement dit sa "conjointure" nous l'impose.

Car la Lance qui saigne n'est pas, dans ce roman chrétien, sans rappeler la lance du soldat qui en perça le flanc du Christ en croix[29], sang dont plus tard, au XIIIe siècle, Robert de Boron dans sa Quête du Saint Graal, poursuivant la christianisation du mythe, écrit que ce sang fut recueilli dans une coupe par Joseph d'Arimathie ; et cette lance a la vertu de guérir les blessures qu'elle a causées[30]. Enfin, la lance qui passe devant Perceval et les hôtes du Roi Pêcheur n'est pas une lance qui tue son porteur comme dans les mythes celtiques ; et pour la première fois avant le XIIIe siècle, Chrétien dote cette lance d'une particularité miraculeuse : elle saigne, sans cause matérielle apparente. Nous sommes là, avec cette cérémonie, dans le Mystère.

Qu'est-ce maintenant **que le Graal** ?

Le dictionnaire d'Ancien français[31] traduit ce mot « graal » par "coupe, vase"[32]**.** Il ajoute : "Saint-Graal, vase dans lequel Jésus but, pendant la Cène et où Joseph d'Arimathie recueillit le sang de ses plaies. Extrêmement célèbre au Moyen-Age, ce Graal était montré aux fidèles dans la cathédrale de Gênes, sous le nom de ***sacro latino.***"

La première signification empruntée à la matière celtique doit donc, comme celle de la lance, être rappelée pour que l'on comprenne toute l'évolution et la christianisation de cette coupe, elle aussi mythique, qu'est le Graal. Le substrat celtique renvoie au chaudron magique de Dagda, dont la symbolique est celle de l'abondance, thème important puisque Perceval est victime de la "geis" celtique, la malédiction, la forêt où il apparaît étant frappée de malédiction depuis la mort de son père - elle est dite "gaste" (c'est la "Gaste forêt solitaire")-, tandis que le Roi Pêcheur est le roi blessé, "méhaigné", et que sa mutilation signifie en fait la stérilité, ce que laisse entendre enfin la malédiction de la Demoiselle hideuse qui déclare à Perceval : " Tu restas muet (…). Ton silence nous fut un malheur." Perceval aurait donc dû poser les questions que la cérémonie du Graal à laquelle il a eu le providentiel privilège d'assister ne pouvait que faire naître. Et elle poursuit :

"Le Roi Pêcheur à triste vie eût été guéri de sa plaie ; possèderait en paix sa terre dont plus jamais il ne tiendra même un lambeau. Sais-tu bien ce qu'il en sera ? Les femmes perdront leurs maris, les terres seront dévastées, et les pucelles[33] sans secours ne pourront plus qu'être orphelines et maint chevalier mourra. Tous ces maux-là viendront de toi."[34] Mais loin de se laisser atteindre par cette mauvaise tentation du désespoir que cherche à insinuer en lui, par sa méchante parole, la Demoiselle Hideuse, vrai suppôt de Satan quand on en lit le portrait physique, Perceval n'aura en fait de cesse de repartir en quête du sens du Mystère de la cérémonie du Graal et de la Lance qui saigne, il en fait le serment[35]; et si c'est dans les œuvres continuatrices du *Conte du Graal* que Perceval se lance effectivement dans la quête de ce Graal, restaurant la prospérité et la souveraineté du Roi méhaigné dont la blessure est alors enfin guérie, c'est bien dans l'œuvre de Chrétien de Troyes que Perceval assume encore l'essentiel en ouvrant son cœur et son âme au repentir, obtenant le pardon et la Grâce mystique dans l'épisode final.

---

[29]JEAN, XIX, 33.

[30]Chevalier Jean et Gheerbrant Alain, *Dictionnaire des symboles, op. cit.* p. 559

[31]R. Grandsaignes d'Hauterive, agrégé de l'Université, *Dictionnaire d'ancien français,* Paris, Larousse, 1947, p. 330.

[32]Frappier, *op. cit.* p. 183, le définit comme "un plat large et creux" dont Chrétien fait "une splendide pièce d'orfèvrerie" , tout en analysant son rapport avec sa symbolique celtique originelle de plat pourvoyeur d'abondante nourriture. Cela dit, ce graal contient l'hostie et Jean Frappier reconnaît que le discours explicatif de l'ermite indique que ce graal contient l'hostie qui miraculeusement nourrit le père du Roi Pêcheur.

[33]"En ancien français, pucelle" désigne la jeune fille vierge, la "damoiselle" désignant une jeune fille noble.

[34]Chrétien de Troyes, *Le conte du Graal*, *op. cit.* p. 121.

[35]*Ibid*. p. 122

Cela signifie que si le Graal est synonyme d'abondance, de nourriture, comme on le voit aussi lors du somptueux festin chez le Roi Pêcheur, il acquiert une toute autre vertu, lorsque le mythe se christianise et que le graal devient le Saint Graal, riche d'une vertu libératrice, réparatrice et salvatrice, celle dont le Roi Pêcheur de l'œuvre de Chrétien de Troyes avait espéré la manifestation par l'accueil de Perceval : les propos ultérieurs et ultimes de l'ermite sont clairs à ce sujet, même si la christianisation du mythe celtique se poursuit et se parachève effectivement plus tard, au XIIIe siècle. La signification chrétienne du Graal est bien déjà présente dès le *Perceval* de Chrétien de Troyes : comment comprendre sinon que ce Graal contienne l'hostie miraculeuse qui nourrit celui à qui l'on fait le service du Graal ?

Salvateur, le Graal l'est aussi pour Perceval. Car s'il n'avait eu le privilège d'assister à la cérémonie du Graal, la suite de ses aventures eût-elle été ce qu'elle devient à partir de cet épisode, prélude à sa renaissance intérieure, thème récurrent de toute la seconde partie et qui fonde l'ultime trajectoire de ses aventures au sens si éminemment chrétien ? Eût-il intérieurement cheminé jusqu'à résister aux funestes et désespérantes paroles de la méchante Demoiselle Hideuse, figure de la tentation du Mal, jusqu'à l'aveu, la confession de ses fautes, et eût-il pu en prendre encore tout autrement conscience grâce à l'ermite et en recevoir le pardon ?

Assurément par là, le Graal éblouissant frappe de ses rayons l'âme et la mémoire du jeune chevalier qui ne cessera alors d'y songer et d'en parler ; il prépare, dans la lumière qui germe au sein de la nuit encore obscure de son âme, une renaissance qui est de l'ordre de la conversion, puis de l'ascension mystique : en cela le Graal incarne cette promesse hautement rédemptrice qui mène le chevalier à la vision de Dieu et mieux encore, à la mystique extase de son abandon en Lui.

On peut même dire que si Perceval n'avait pas péché par son coupable silence, il n'aurait pu se lancer dans cette quête libératrice qui est d'abord celle de sa propre parole, laquelle, libérée, devient expression, manifestation de sa libération et de sa maturation intérieure. La Grâce divine du pardon, si important à la fin du roman de Chrétien, n'est-elle pas ce qui sauve le pécheur et le restaure dans sa dignité, le tirant de son ignorance, de son inconscience, de ses errances intérieures et de ses péchés ? Ne nous fait-il pas entendre, tout au long du roman, que le Christ est venu sur terre, s'est incarné dans le plus extrême dépouillement, a souffert la Passion dans la plus cruelle humiliation, pour racheter les hommes, leur enseigner le pardon par la Foi, l'Espérance et la Charité ? Il n'est pas un épisode important du roman qui ne le rappelle.

Et pourquoi cette insistance, si ce n'est, une fois encore, pour signifier au lecteur que Perceval est un héros proche de nous, par son humanité, par ses faiblesses et par ses fautes, parce qu'il est buté et maladroit, superficiel d'abord et emporté ? Mais aussi pour nous dire que c'est en dépassant tout cela, en en prenant conscience, même tard, en offrant humblement ses péchés à Dieu pour qu'Il les transfigure, qu'il est un exemple sur la voie de la sainteté, qui ne suppose pas comme condition préalable la perfection, mais la propose comme visée existentielle ? C'est là, souvenirs de l'Evangile obligent en la circonstance, que l'on comprend la richesse de cette parabole du Maître et du disciple et de ces paroles : "soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait"[36], et pour cela "Viens et suis-moi"[37]. Parole et parabole inouïes, qui renvoient chacun à ses fins, au but de sa vie, à cet accomplissement que suggère l'étymologie du mot, issu du latin "*perfectum*", de *facio, is, ere*, faire, "*per"*, à travers, suggérant l'idée de faire de part en part, jusqu'au bout, donc d'accomplir, d'achever, impliquant l'idée que cet achèvement est un accomplissement, celui que

[36]Matthieu, V, 48
[37]Matthieu, XIX, 16

Perceval atteint, grâce à la vision du Graal : car sans elle, il n'eût pas pu se mettre en quête de sa signification, il n'eût pas traversé de part en part la voie du péché pour accomplir ce à quoi l'entrée en chevalerie l'avait, en son plus haut sens, inscrit dans les commencements, destiné et initié, autrement dit, il n'eût pas accédé à la sainteté, il ne fût pas entré, par l'adoration du Fils chez l'ermite et la Grâce du Saint-Esprit, dans la perfection du Père à laquelle tous deux conduisent si l'on veut entrer dans le chemin et "tenir ce chemin" comme veut le faire comprendre Chrétien[38] par l'exemple de Perceval.

C'est pourquoi la vision du Graal est promesse d'entrée en la Jérusalem Céleste dont la Jérusalem terrestre des pèlerinages en Terre sainte se veut la préfiguration. Que l'on observe bien ce que voit Perceval :

Lumière et splendeur du Graal	**Lumière et splendeur de la Jérusalem Céleste, *Apocalypse*, XXI**
"Une demoiselle très belle (…) tenait un graal entre ses mains. Quand en la salle elle fut entrée avec le Graal qu'elle tenait, une **si grande lumière en vint que les chandelles en perdirent leur clarté comme les étoiles quand se lève soleil ou lune.** Derrière elle une autre pucelle (jeune fille vierge) qui apportait un plat d'argent. **Le Graal** qui allait devant **était fait de l'or le plus pur**. **Des pierres y étaient serties, pierres de maintes espèces, des plus riches et des plus précieuses qui soient en la mer ou sur terre. Nulle autre ne pouvait se comparer aux pierres sertissant le Graal"**[39]**.**	" **La ville n'a besoin ni de soleil ni de lune pour l'éclairer**, car la Gloire de Dieu l'illumine. (...) **Les matériaux** (…) étaient **d'un or pur**, la place de la ville était **d'un or pur**. Les assises du mur de la ville étaient ornées de **toutes sortes de pierreries** (jaspe, cristal, calcédoine, émeraude, sardonyx, sardoine, chrysolithe, béryl, topaze, chrysoprase, hyacinthe, améthyste)"[40]

Mais pour accéder à ce haut sens que contient la cérémonie du Graal, il faut que Perceval évolue intérieurement, et s'y prépare, au-delà de son évolution psychologique, dans une évolution, et même une conversion spirituelle, celle-là même qui opère en lui la transfiguration, le terme est fort, dont nous avons parlé plus haut.

Or nous avons vu qu'au moment où il assiste à cette cérémonie, il n'est pas encore prêt. C'est la raison de son silence, et c'est aussi pourquoi il n'a pas encore nom Perceval : Chrétien de Troyes, au sein de la triple quête de chevalerie, d'amour et de sainteté de son héros, inscrit en effet la quête de la parole du futur Perceval dans cette autre quête, qui est conquête, celle de son nom, nom qui exprime l'être, dans ce roman où la mère du jeune homme lui a enseigné que "par le nom on connaît l'homme". L'approfondissement psychologique va ici de pair avec une profondeur ontologique.[41]

[38]Chrétien de Troyes, *op. cit.* p. 156 et 88
[39]Chrétien de Troyes, *op. cit.* pp. 92 et 93
[40]*Apocalypse*, XXI, chacune des douze portes étant marquée par les pierreries par ordre mentionnées dans le texte résumé entre parenthèses pour mieux faire saisir les correspondances.
[41]L'ontologie est, en philosophie, la science de l'*ontos*, (l'étant"), de ce qui est.

Perceval doit donc conquérir ce beau nom de Perceval, celui qui traverse le val de son existence, cheminant par vaux et aussi par monts, pour se conquérir : car conquérir son nom, c'est conquérir son être. Autrement dit, pour devenir Perceval, le "héros" doit se dépouiller du jeune homme afin de se vêtir intérieurement de lumière et accéder ainsi à la splendeur ignorée des promesses de son être véritable. C'est ce que signifie, tout au long du roman, l'évolution de son nom. Il est donc d'abord (épisode I) appelé "garçon" par le maître des chevaliers rencontrés dans la forêt, parce que les premières paroles qu'il lui adresse sont de naïves questions, signes de la "niceté"de son être : il ne peut encore "porter" son nom, car il n'est encore que "li vaslez nice" et "le garçon", comme l'appellent encore la Demoiselle à la Tente (épisode II) et Chrétien ; il est aussi appelé "beau fils" et "cher fils" par sa mère, avant d'être accueilli comme "Ami" par le Roi Arthur (épisode III), "beau frère" puis "Beau cher ami" par Gornemant de Goort (épisode V), "Sire"[42] par Blanchefleur (épisode VI), "frère" et "ami" par le Roi Pêcheur (VII), "Seigneur" et "beau sire"par celle qui s'avère être sa cousine (VIII).

Celle-ci l'interroge alors sur le lieu d'où il vient, sur la cérémonie du Graal à laquelle il a assisté, et lui demande son nom après s'être désolée du silence dont il s'était rendu coupable sans le savoir. Celui qui a donc toujours été dans l'ignorance de son nom le sait d'un coup et répond : "Perceval le Gallois", nom par sa cousine immédiatement refusé, dégradé, dévalorisé, en raison du silence dont s'est rendu coupable celui qui, aux yeux de cette cousine, n'est que "Perceval le Chétif". A partir de là, notons que le romancier l'appelle cependant Perceval (et non plus "li vaslez"), et c'est bien Perceval que le héros déclare être à Gauvain puis à l'ermite qui, par ce nom, le reconnaît, comme son "beau neveu". Perceval va alors pouvoir se libérer de la prison de ses péchés où il était enfermé après avoir quitté sa mère, et ce grâce à "la force de la prière" qu'elle fit, avant de s'effondrer, par amour pour lui, précisément pour l'en sauver, et le sauver de la mort qui l'attendait.

Perceval est donc passé de l'absence de nom ou du nom ignoré (première partie de l'œuvre) au nom contesté (par sa cousine), puis au nom reconnu, par Gauvain et peu après par l'ermite.

Réciproquement, tant qu'il n'est pas encore né à lui-même, tant qu'il est le "vaslez nice", le futur Perceval, comme il jette ses javelots dans toutes les directions dans la forêt, parle un peu à tort et à travers : la parole, comme le nom, dit l'être qui se dévoile à travers eux. C'est que la parole, elle aussi, a une profondeur ontologique. Comme le silence. Et il faudra que le jeune homme, pour conquérir la parole, la vraie, la parole salvatrice, celle qui lui permettra d'accéder enfin à lui-même, vainque aussi l'inertie d'un silence qui n'est que celui de l'immaturité, en fait celui d'une parole paralysée, chez le Roi Pêcheur.

C'est que celui qui n'est pas encore devenu Perceval n'a justement pas tout compris des chastoiements qu'il a reçus, de sa mère et de son maître en chevalerie. Soit sa parole est expression naïve de son orgueil ou offense, et le futur Perceval aurait mieux fait de se taire et de réfléchir, comme dans l'épisode de la Demoiselle à la tente, soit il se tait quand il devrait parler, comme au château du Graal, passant d'un extrême à l'autre.

C'est que la maturation spirituelle prend du temps, et que la parole qui l'exprime s'enracine d'abord dans un silence originel, profond, inconscient, que le jeune homme doit alors percer : il lui faut percer la nuit de ce primitif silence pour que jaillissent en lui les premiers éclats de la parole ; puis, avant de dépasser cette parole-même, et d'autres silences et d'autres paroles par lesquels lentement le futur Perceval mûrit, il lui faut parvenir enfin à cette autre parole, authentique, car humble et profonde, si douloureusement prononcée, si difficilement advenue comme on le voit lors de son dialogue avec l'ermite et surtout lors de sa confession ; alors seulement peut avoir lieu le

[42]"Sire" ici n'est pas un titre royal mais équivaut à sieur, que l'on retrouve dans le français moderne "monsieur".

plus haut échange, celui qui transcende toute parole pour la magnifier en cette simple, unique et harmonieuse vibration du plus lumineux, du plus profond et du plus extatique silence.

Le héros du conte a donc accompli la conquête de soi à travers les épreuves successives de la parole et du silence. Parti, lorsqu'il quitte le manoir de sa mère, d'un état d'innocence originelle où les questions naïves ont affleuré spontanément sur ses lèvres puis où il a entendu sa mère sans l'écouter vraiment, Perceval s'est donc trouvé ensuite réduit au silence par l'effet du péché "qui lui trancha la langue", comme le lui révèle plus tard l'ermite. La "geis", cette malédiction celtique, est ici également celle, lors de la cérémonie du Graal, de la parole manquée, comme elle l'est, en inversant les mots, d'un manquement de parole, puisque Perceval a trahi ses promesses, celles faites à sa mère qui l'avait enseigné dans le premier "chastoiement" (discours éducatif) que d'elle il avait reçu, et celles faites à son maître en chevalerie Gornemant qui lui avait demandé aussi d'être un chevalier chrétien (les autres éléments de ce second "chastoiement" ayant été respectés) : " Enfin voici une autre chose qu'il ne faut pas mettre en oubli : allez souvent au moutier prier le Créateur de toutes choses, qu'il ait merci (pitié) de votre âme et qu'en ce siècle terrien, il vous garde comme son chrétien."[43]

Or ici avait commencé le temps du silence le plus coupable, envers Dieu, annonciateur du silence coupable devant le Roi Pêcheur et de tous les silences coupables ultérieurs envers Dieu, pendant cinq ans, jusqu'à la rencontre avec les pénitents, puis avec l'ermite. Alors, jusque là déserté par la Grâce, "le vide au cœur" comme nous l'avions rappelé plus haut, Perceval, par la confession sincère, mûrit, lui à qui l'ermite fait comprendre la puissance de cette toute autre parole qu'est le Verbe divin : "Alors l'ermite, en grand secret, lui apprend certaine prière qu'il lui répète jusqu'à ce qu'il la sache, et cette prière contenait beaucoup des noms du Seigneur Dieu, parmi les plus puissants, et que nulle bouche humaine ne doit prononcer."[44]

Mais si Perceval parvient à ce haut enseignement, et parvient à se sauver des mauvaises paroles comme d'un stérile et nuisible silence, c'est qu'il découvre enfin que la condition d'une juste et bonne parole, comme d'un fructueux silence, est une vraie écoute.

D'une écoute superficielle lors du chastoiement de sa mère, déjà plus attentif lors du chastoiement de Gornemant de Goort, le maître qui l'a initié en l'art de chevalerie, Perceval est passé, lors de sa rencontre avec l'ermite, à la seule véritable écoute, l'écoute en profondeur où tout l'être s'immerge littéralement dans la parole, ici la prière ouïe, reçue, entendue, tant au sens physique qu'intellectuel[45], c'est-à-dire accueillie en soi, comprise au sens étymologique[46] et apprise, pour s'en pénétrer et se laisser pénétrer par elle, " jusqu'à ce qu'il la sache ", par cœur donc, là aussi au sens fort et premier du terme, c'est-à-dire en son cœur, devenu ici réceptacle aimant de la Grâce dont la prière l'emplit, par cette Grâce éclairé, intérieurement illuminé, l'intelligence s'étant élevée dans cet ordre du cœur pour s'unir à lui dans une clarté jusque là inconnue et proprement inouïe.

Telle est, source d'une surnaturelle vision intérieure, l'écoute mystique, écoute d'une paradoxale car suprêmement active passivité, où l'être de Perceval à tout ayant renoncé, en tout s'étant dépouillé ainsi accède à une extatique plénitude, celle d'une parfaite communion avec Celui dont nous avons plus haut rappelé qu'Il avait dit, avant la Passion et son don total aux hommes par la

[43]CHRéTIEN DE TrOYES, *Perceval ou le conte du Graal*, Folio classique, n° 537, *op. cit*. p.64
[44]*Ibid.*p. 159
[45]Entendre signifie, rappelons-le, percevoir auditivement mais aussi comprendre intellectuellement.
[46]Emprunt au latin populaire *comprendere*, du latin classique *comprehendere* , saisir, (sens physique et intellectuel) , embrasser par la pensée, contenir en soi.

Croix, prélude à la Résurrection : " Viens et suis-moi " [47].

Repenti, effectivement entré dans la voie des saints Mystères, "Perceval prit ici conscience de la Passion et de la Mort que Dieu souffrit ce vendredi, et il communia à Pâques fort pieusement.

Ici, le conte se tait et ne parle plus de Perceval"[48].

C'est que tout est dit. En tout cas au sujet de Perceval.

CONCLUSION

En ce temps où nous avons écrit cet article, inscrit entre Pâques et la Pentecôte, évoquer *Perceval ou le Conte du Graal* ne manquait pas de pertinence. Nous n'avions toutefois pas imaginé, quand nous avons proposé cet article, que sa rédaction prendrait autant de temps. Cet exposé aurait pu être seulement d'ordre intellectuel, avoir un intérêt, au sens courant, superficiel, et au sens littéraire, culturel. Or la nature-même de cette œuvre, *Perceval ou le Conte du Graal*, a exigé non seulement de la présenter clairement à ceux qui ne la connaissent pas ou n'en ont gardé qu'un souvenir lointain, mais de la revivre une nouvelle fois, elle dont nous sommes pourtant familiers depuis notre jeunesse, et de la revivre en profondeur, pour en transmettre avec son sens, sa lumineuse beauté. Ce n'est aussi pourtant pas la première fois qu'au-delà de notre mémoire d'enfance qui l'a gravée en nous de façon indélébile, nous en parlons, après bien des lectures et des analyses approfondies à l'âge adulte, et l'évoquons publiquement, devant de petits cercles. Nous avions donc pensé qu'il serait facile de le faire une fois de plus. Que nenni ! Mais nous espérons vous avoir donné ce que nous pouvions vous donner, l'avoir donné aussi pour vos enfants et petits-enfants, qui ont beaucoup à en apprendre.

La richesse de l'œuvre dont nous venons de tenter une analyse rappelle plus encore à tous les lecteurs et à tous les Français la profondeur et la beauté de notre enracinement dans la culture française médiévale, et particulièrement rappelle le génie du XIIe siècle. A l'heure de la mondialisation où il est de bon ton de vouloir fondre les cultures en un tout indéfiniment appauvri et, si nous osons ce néologisme, "clonable", nous voulions rappeler le caractère unique de chaque culture, et avec Claude Lévi-Strauss dans *Tristes Tropiques* – mais il le disait en une autre sens à propos de l'occidentalisation- nous voulons refuser que "l'humanité s'installe dans la monoculture comme dans la betterave". Nous voulions surtout, au même titre que chaque peuple a le droit et le devoir de célébrer sa culture, faire honneur à notre culture française que nous avons le droit d'aimer, et d'honorer en la rappelant ici à la mémoire, cette mémoire française qu'il est là encore aujourd'hui de bon ton, chez certains, d'ignorer, dans les deux sens du terme, voire d'humilier. Alors, dans le domaine de l'esprit et de la culture, soyons de modernes chevaliers et hérauts !

Dans ce qui est sans doute l'un de nos derniers articles, avant celui où nous reprendrons, pour y mettre un terme, la suite annoncée des réflexions historiques, éclairantes pour notre temps, sur les années en 15-17, nous avons voulu inscrire une dimension rarement abordée par la signataire de cet article, en sortant du champ de l'Histoire de Louis XVII. Mais soyez rassurés : nous ne quittons pas ce champ pour autant, comme vous avez pu le lire, en lecteurs attentifs, dans cet autre article où nous avions fait une mise au point sur les origines affirmées du dénommé "Naundorff".

M.L

[47] cf la note 36
[48] *Ibid.* p. 159